

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis,
JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

PRIX DES ABONNEMENTS :

Un an, Saumur. . . . 18 fr. » c. Poste, 24 fr. » c.
 Six mois, — 10 » — 13 »
 Trois mois, — 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

Gare de Saumur (Service d'été, 16 mai).

DÉPARTS DE SAUMUR POUR NANTES.

3 heures 13 minutes du matin, Poste.
 9 — 04 — — Omnibus.
 4 — 13 — — soir, Express.
 7 — 11 — — Omnibus.

Le train des samedis part d'Angers à 5 h. du soir et arrive à Saumur à 6 h. 21 m.

DÉPARTS DE SAUMUR POUR PARIS.

3 heures 07 minutes du matin, Mixte (prix réduit).
 7 — 55 — — Omnibus-Mixte.
 9 — 50 — — Express.
 5 — 47 — — soir, Omnibus.
 9 — 59 — — Poste.

PRIX DES INSERTIONS :

Dans les annonces 20 c. la ligne.
 Dans les réclames 30 —
 Dans les faits divers 50 —
 Dans toute autre partie du journal. 75 —

ON S'ABONNE A SAUMUR,

AU BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et chez M^{me} ASSAILLY, MM. JAVAUD et MILON, libraires. Les abonnements et les annonces sont reçus, à Paris, à l'Office de Publicité Départementale et Étrangère, LAFFITE-BULLIER et C^{ie}, place de la Bourse, 8.

Chronique Politique.

La Gazette officielle de Venise a signalé la première tentative d'un certain nombre de jeunes gens qui, vêtus en garibaldiens, sont entrés sur le territoire du Frioul et se sont emparés, dans quelques villages, des caisses publiques. D'autres renseignements ont confirmé cette nouvelle; des mesures ont été prises aussitôt par les autorités locales pour repousser cette agression, qui du reste ne paraît pas avoir eu de bien grandes proportions.

Garibaldi a fait connaître son sentiment sur la convention du 15 septembre par deux lettres datées l'une et l'autre de Caprera 10 octobre.

Dans la première, adressée au général Avezzana, il déclare qu'il déplore « le massacre du brave peuple de Turin, » qu'il gémit de voir le pays « si mal et si honteusement gouverné, » et qu'il ne croit pas devoir quitter Caprera en ce moment.

La seconde, qui a été publiée par le *Diritto* est plus violente encore. Garibaldi s'indigne que l'on tente de « plonger dans la fange des hommes qui ont souillé l'Italie par la convention du 15 septembre, » en le présentant comme favorable à cet acte.

Le langage et les injures dont il l'accompagne envers la France ont déterminé le gouvernement italien à faire saisir le *Diritto* et tous les journaux qui avaient reproduit la déclaration de Garibaldi.

La Gazette officielle de Turin, publie un décret ordonnant que l'escadre d'évolutions, actuellement composée de deux divisions, soit réduite à une seule.

La Gazette de Sleswig-Holstein annonce que la diète germanique a pris la décision de faire payer par le Holstein une partie très-considérable des frais résultant de l'exécution fédérale et de l'administration civile dans ce duché.

On mande d'Athènes, le 21 octobre :

Dans son message, le roi avait proposé la création d'un conseil d'Etat.

Les ministres ont déclaré aujourd'hui à l'Assemblée que la constitution ne serait pas signée par le roi si elle ne contenait pas la création de ce conseil.

Après discussion, la proposition royale a été adoptée par 136 voix contre 124. Il y a eu 10 abstentions.

Le *Moniteur* donne des nouvelles de Shang-Hai. Tout y était tranquille. Les affaires reprenaient, on spéculait déjà sur les terrains de Nankin, bien qu'ils fussent encore encombrés par 100,000 cadavres qui, au dire de certaines personnes, n'ont pas encore été enlevés par les autorités chinoises.

A Hong-Kong on s'occupait de l'organisation définitive du corps de volontaires et de l'installation d'un hôtel des monnaies. D'après les dernières nouvelles, le ministre plénipotentiaire d'Espagne était toujours à Tientsin, à négocier son traité avec le plénipotentiaire chinois.

A Pékin et aux environs, on faisait des prières pour obtenir du ciel la fin de la sécheresse qui y est grande. A la suite d'une visite du jeune empereur Tong-Tché à un temple, il était tombé une forte averse; le peuple avait considéré ce fait comme d'un excellent augure.

L'insurrection chinoise est presque terminée.

Deux chefs des Taepings avaient été exécutés à Nankin, et, quoique les rebelles tinsent encore dans le Tché-Kiang, on doit croire qu'ils ne peuvent tenir longtemps, entourés qu'ils sont par les impériaux.

Le *Moniteur* publie également un décret impérial relatif à quatre ministres à Pékin, membres de la cour des affaires étrangères. Ce décret prouve que l'opium est considéré par les Chinois de tout rang comme un des plus grands malheurs de la Chine. De l'aveu public du souverain en personne, son président du censorat, appelé par ses fonctions à veiller sur la moralité de tout le monde, vient d'être convaincu de s'être livré aux jouissances que procure, dit-on, ce narcotique.

Les journaux américains nous apportent des nouvelles du Mexique.

Le maréchal Bazaine s'apprête, assurent ces feuilles, à renvoyer en France 10,000 soldats, qui seront embarqués aussitôt l'arrivée des transports. Parmi ces régiments doivent être compris le 99^e de ligne, le 2^e de zouaves, les 2^e et 20^e bataillons de chasseurs à pied.

Le voyage de l'empereur a été interrompu par une indisposition de Sa Majesté, atteinte

d'une angine qui l'a tenue souffrante pendant près de quinze jours.

D'après les dernières nouvelles, Maximilien I^{er} était à Guanajuato; il a été acclamé sur son passage par toutes les populations.

On pense que Sa Majesté, qui se disposait à partir pour Léon, prolongera son voyage jusqu'à San Luis, ville distante de Mexico de cent vingt-cinq lieues.

On sait que l'empereur se trouvait à Dolorès le jour anniversaire de la fête de l'indépendance. C'est dans cette ville que le curé Hidalgo poussa le premier cri de guerre qui réveilla et affranchit du joug espagnol la nationalité mexicaine.

Sa Majesté a prononcé à cette occasion les paroles suivantes :

« Mexicains.

» Il s'est écoulé plus d'un demi-siècle au milieu des orages politiques depuis le jour où, de cette humble maison et du cœur d'un humble vieillard, fut poussé le cri d'indépendance qui devait éclater comme la foudre d'un océan à l'autre dans toute l'étendue de l'Anahuac, et détruire l'esclavage et le despotisme de plusieurs siècles. Ce cri qui éclata dans la nuit comme un éclair, tira toute une nation du long sommeil où elle était prosternée, l'appelant à la liberté et à l'émancipation. Mais tout ce qui est grand, tout ce qui est destiné à durer s'accomplit difficilement; c'est l'œuvre du temps. Des années de passions, de combats et de lutttes se sont succédées. L'idée de l'indépendance était née, mais la nation ne la voyait pas encore. Les frères étaient armés contre les frères; les haines de parti menaçaient de miner ce que les héros de notre belle patrie avaient créé.

PROUËTON.

10

L'ILE DES CYGNES.

(Suite.)

Contre son habitude, il s'était exalté en s'exprimant ainsi, Wilhelmine l'envisagea d'un air effaré et incrédule.

— Vous ne me croyez pas? mais cela est su de tout le monde... N'est-il pas vrai, docteur? dit-il en s'adressant à Savarus, qui traversait le salon.

L'Hippocrate mecklembourgeois vint au major; il lui demanda de quoi il s'agissait, tout en prenant entre ses doigts grêles et noueux le poignet de la jeune fille.

— J'annonçais à Wilhelmine le prochain mariage d'Hermann Wrangel et d'Aurélia Freysberg, et, je ne sais pourquoi, ma chère pupille semble n'y point ajouter foi.

— Ah! oui-da! votre pupille semble n'y point ajouter foi? répéta le docteur en promenant alternativement ses petits yeux gris et pénétrants du visage calme et froid du major à la figure expressive et agitée de Wilhelmine. Notre charmante enfant a-t-elle donc quelque grave raison pour refuser d'y croire?

— Aucune, balbutia-t-elle en rougissant.

— Aucune? réfléchit Savarus. Alors, comment se fait-il que la nouvelle de ce mariage vous paraisse douteuse ou fautive? Quelqu'un vous aurait-il affirmé le contraire?

— Non, répondit-elle cette fois en pâlisant, je ne nie rien... je ne doute pas...

— Vous avez un poulx bien vif ce soir, ma belle amie. Prenez garde! je vous l'ai dit cent fois: il ne vous faut ni fatigue ni émotion. Je crains bien que vous n'ayez eu tort de prêter votre grâce à ma petite fête. J'irai dans la matinée m'informer de votre santé.

— Justement, docteur, je désire vous parler en particulier. Mais, reprit le major, vous ne confirmez toujours pas la nouvelle.

— Est-ce que vous y tenez? observa Savarus surpris de cette insistance. Soyez donc satisfait. Il est très-vrai, tout Müritz le sait depuis un mois, qu'Hermann et Mme Freysberg se sont fiancés l'un à l'autre. Le mariage ne tardera sans doute pas à se célébrer.

La poitrine de Wilhelmine se souleva, ses yeux s'enflammèrent comme si elle allait pleurer.

— Madame Freysberg ignore donc, murmura-t-elle, que M. Hermann a...

— Une hypertrophie du cœur? Est-ce là ce que vous voulez dire, mon enfant? Je vois que le major vous a parfaitement renseignée. Eh! que voulez-vous? Hermann est si riche, et elle si endettée! Ses créanciers seront payés. Et puis... et puis... Mais, que nous importe? c'est son affaire.

— Infamie! soupira Wilhelmine, contenant avec peine son indignation.

— Calmez-vous, mon ange! calmez-vous! Il ne faut pas prendre tant à cœur toutes ces misères humaines. Peste! si l'on s'affectait de la sorte à propos des mille laideurs de ce bas monde, on deviendrait bien vite misanthrope, hypocondre, ce qui serait une duperie... Mais, qu'est-ce à dire? reprit-il vivement et comme mécontent de lui-même: voilà que je vous mets les larmes aux yeux, avec mon pessimisme... N'écoutez pas mon triste radotage, ma toute belle; je ne suis qu'un vieux fou.

— Mélancolique, ajouta le major en ricanant.

— Je vous félicite d'être si gai, mon cher monsieur Ornulf, répliqua Savarus avec une bonhomie aiguë: la gaieté est l'apanage des belles âmes.

En cet instant, Aurélia, avec une affectation de triomphe, se promenait dans les salons au bras d'Hermann. Wilhelmine ne put résister à ce specta-

cle qui l'oppressait violemment après ce qu'elle venait d'entendre.

— Je suis lasse et souffrante, partons, dit-elle.

Elle quitta le bal accompagnée du major. Savarus les reconduisit jusqu'au perron de sa villa.

— Tiens, tiens, tiens, murmura-t-il quand il se vit seul, si je ne me trompe, cette enfant-là aime Hermann Wrangel. Curieux phénomène en vérité! Une phthisie amoureuse d'une hypertrophie du cœur. Hélas! c'est encore un amour qui ne durera guère, comme tant d'autres amours.

IX.

Le plan convenu entre Aurélia et le major ne reçut qu'un commencement d'exécution. On arrivait à la fin des chaleurs, la température allait devenir fraîche. Savarus consentit à prescrire un voyage dans le Midi. Le lendemain, une chaise de poste stationnait devant la grille de la villa. Animée contre Hermann d'un ressentiment mal défini mais douloureux, épouventée en outre de l'infamie qu'elle avait entrevue sous un coin soulevé du voile qui cache les réalités de ce monde, Wilhelmine souscrivit au départ. Mais, le pied sur les marches de la voiture, la force l'abandonna, elle s'évanouit. Le major fut

» Le drapeau tricolore, ce magnifique symbole de nos victoires, s'était laissé envahir par une seule couleur, celle du sang. Enfin arriva du fond de l'Orient un magnanime secours avec le symbole d'un glorieux drapeau tricolore : un aigle vint montrer à l'autre le chemin de la modération et de la légalité. Et c'est maintenant que le germe déposé par Hidalgo dans ces lieux doit se développer victorieusement.

» Gardons intactes l'indépendance et l'union, et l'avenir est à nous.

» Un peuple qui, avec la protection et la bénédiction de Dieu, fonde son indépendance sur la liberté et la loi, et n'a qu'une seule et même volonté, est invincible et peut lever la tête avec orgueil. Notre aigle a fléchi dans son premier essor; mais aujourd'hui qu'il est entré dans la voie et qu'il a franchi l'abîme, il s'élanche d'un vol puissant et étouffe dans ses serres d'airain le serpent de la discorde.

» Mais au moment où notre patrie sort des ruines, pour occuper fière et puissante le rang qui lui appartient dans le monde, nous ne devons pas oublier l'époque mémorable de notre indépendance et les hommes auxquels nous en devons la conquête.

» Mexicains, vive l'indépendance! vive la mémoire de ses héros!

L'empereur, en rappelant les nobles souvenirs de la guerre sainte du Mexique, a montré ce que ce pays, dévoré par le cruel fléau de la guerre civile, devait au drapeau de la France.

« Un aigle, a-t-il dit, vint montrer le chemin de la modération et de la légalité. — Aujourd'hui, l'avenir est à nous. »

Ces paroles ont trouvé un écho unanime dans la foule qui encombra l'habitation historique que Sa Majesté avait choisie pour demeure, et les acclamations sorties de toutes les poitrines ont prouvé au nouveau souverain que le Mexique s'est choisi, combien toutes les espérances s'étaient tournées vers lui pleines de confiance et d'amour.

Voici les détails que le *Salut public* a recueillis sur le rapide séjour de l'empereur et de l'impératrice de Russie à Lyon :

A leur arrivée au Grand-Hôtel, les augustes voyageurs ont trouvé deux tables servies : la première, au premier étage, pour Leurs Majestés et leurs enfants, le prince Paul et la princesse Marie; la seconde, dans un salon du rez-de-chaussée, pour les personnages de la suite.

Sa Majesté l'impératrice, très-souffrante, a été transportée sur un fauteuil de sa voiture à la chambre qui lui avait été préparée. Elle n'a pu, à cause de son état de santé, assister au dîner; on l'a servie dans sa chambre, autour de laquelle MM. Marix frères avaient disposé des étoffes riches, échantillons de la fabrique lyonnaise. L'impératrice, pressée de se reposer, a fait dire à MM. Marix qu'elle se réser-

vait de faire à Nice un choix parmi les merveilleux tissus qu'ils avaient soumis à son appréciation.

L'empereur de Russie a donc, seul avec ses enfants, pris place à la table dressée dans le salon d'honneur, et il a invité gracieusement Son Exc. le maréchal Canrobert à s'asseoir à cette table.

Il est inutile d'ajouter que le directeur du Grand-Hôtel avait fait subir à son magnifique établissement tous les embellissements dont il est susceptible : de riches tapis couvraient les escaliers et les parquets; des fleurs garnissaient toutes les embrasures; enfin, tous les lustres allumés répandaient les flots de lumière.

Un détail particulier : l'impératrice et les dames de sa suite n'ont pas couché dans les lits du Grand-Hôtel; ces meubles accompagnent les augustes voyageurs et sont dressés dans chaque hôtel où ils passent la nuit : ce sont des lits en palissandre d'une forme simple et sévère, et n'ayant d'autre ornement qu'un filet d'or garnissant les arêtes.

L'empereur et l'impératrice voyagent, on le sait, dans le plus strict incognito, et c'est pour ce motif que, lors de leur arrivée à Lyon, les ordres les plus sévères avaient été donnés pour que la gare fût entièrement vide. Tous les employés, sans exception, en avaient été exclus, et le chef de gare seul était resté sur la voie pour ouvrir la portière du train impérial. On ajoute même ce détail : c'est que pour respecter cet incognito, des ordres ont été adressés à tous les fonctionnaires, quel que soit leur rang, d'avoir à s'abstenir d'adresser la parole au czar.

L'empereur de Russie, âgé de quarante-six ans, est d'une haute stature et a des allures militaires se ressentant de l'éducation que lui a donnée l'empereur Nicolas, son père, « qui, de bonne heure, disent les biographes, s'efforça de le former pour l'empire, à son image, lui fit porter un habit de soldat, et lui apprit l'exercice avec le soin et la rudesse d'un caporal instructeur. »

L'impératrice a une figure douce et expressive, sur laquelle la maladie a répandu la pâleur.

Les personnes que leur service a appelées près d'elle se louent beaucoup de sa bienveillance et de sa grâce.

L'empereur de Russie et l'impératrice étaient vêtus comme de simples mortels. L'empereur portait un pardessus de nuance grise, et avait sur la tête un de ces chapeaux de feutre ronds, à ailes étroites que la mode a adoptés.

Quant à l'impératrice, sans pouvoir donner des détails particuliers sur sa toilette, nous pouvons dire qu'elle était d'une simplicité remarquable.

C'est jeudi matin, à dix heures, que Leurs Majestés sont parties pour Marseille. Le départ

s'est effectué avec aussi peu de fracas que s'était produite l'arrivée.

A la gare, S. Exc. M. le maréchal et M. le conseiller d'État préfet du Rhône ont eu l'honneur de saluer une dernière fois S. M. l'empereur de Russie qui, après s'être entretenu un instant avec eux, est monté en wagon.

Nous avons dit, ajoute le *Salut public*, que la foule s'était groupée aux abords du Grand-Hôtel pour voir à leur passage l'empereur et l'impératrice de Russie. L'attente de cette foule a été déçue, et la voiture qui renfermait Leurs Majestés a passé inaperçue.

— Une dépêche télégraphique de Marseille nous apprend que l'empereur et l'impératrice de Russie, arrivés jeudi soir dans cette ville, sont descendus au Grand-Hôtel. Leurs Majestés Impériales, qui ont conservé un incognito absolu, ont parcouru la ville et le port en voiture. Elles sont parties vendredi matin à dix heures et demie.

Le train impérial était attendu à Toulon, à 11 heures 55 minutes, et il a dû arriver à Nice le soir à 4 heures 15 minutes.

Une station de cinq minutes seulement devait avoir lieu à la gare de Toulon et à celle d'Arcs.

La vitesse régulière du train impérial a été fixée à 45 kilomètres à l'heure.

— Nous apprenons que l'empereur et l'impératrice de Russie avec leurs enfants et leur suite sont arrivés le 21 octobre, à cinq heures du soir, à Nice.

La pluie, qui tombait en abondance, n'a pas empêché la foule de se porter sur le passage de Leurs Majestés. Les rues traversées étaient entièrement pavoisées aux couleurs russes et françaises.

A la descente de l'empereur et de l'impératrice du train impérial, le grand chambellan, comte Skariotine, leur a présenté la colonie russe, qui fait de Nice sa résidence de prédilection, ainsi que le préfet, M. Gavini, le général Correa, le maire et le commandant des chasseurs de la garde.

L'empereur a paru émerveillé de la beauté du pays et en a exprimé sa satisfaction dans les termes les plus sympathiques.

La corvette russe *Vitias* est arrivée à Villefranche. Le bruit court qu'elle sera mise à la disposition du grand-duc héritier, qu'elle irait prendre, à Civita-Vecchia, pour l'amener à Nice.

Pour les articles non signés : P. GODER.

Nouvelles Diverses.

Nous croyons savoir qu'après le voyage de l'Empereur Napoléon à Nice, l'empereur de Russie viendra, à son tour, faire une visite à l'Empereur et à l'Impératrice, au palais de Compiègne, avant de repartir pour Saint-Petersbourg.

néanmoins tenté de crier : Au galop! Le docteur était présent; grâce à lui, le voyage fut ajourné. Wilhelmine garda le lit. Elle était en proie à des alternatives de fièvre et d'atonie. Au milieu des surexcitations de son cerveau, elle proférait souvent les noms d'Hermann et de Mme Freysberg. Elle poussait de sourdes exclamations de colère, de pitié, d'indignation, de mépris. Puis, lorsque la lassitude amenait la prostration de ses forces, elle demandait en soupirant à mourir dans l'île des Cygnes sur le cœur de celui qu'elle aimait. Cet état de souffrance se prolongea pendant plusieurs semaines.

Hermann errait chaque soir comme une ombre inquiète autour de la villa d'Ornulff. Il tremblait pour la vie de Wilhelmine, dont le docteur lui avait donné de tristes nouvelles. Il eût versé goutte à goutte son sang pour obtenir le droit de s'asseoir au chevet de la malade, pour l'entourer de ses tendresses, pour lui communiquer une partie de son âme et la sauver. Chose bizarre et charmante! tout en sentant, tout en pensant ainsi, il ne croyait l'aimer que comme on aime une sœur. On l'eût profondément surpris en lui disant que ce qu'il éprouvait pour la phthisique était de l'amour, de l'amour le plus ardent et le plus pur, de l'amour pétri d'admi-

ration et de pitié. Un soir qu'il était sur le lac, au bas de la propriété du major, il crut entendre la voix de la malade, murmure plaintif, soupir d'ange qui souffre. Par un mouvement plus prompt que la volonté, il sauta à terre, courut vers la villa, aperçut une porte entr'ouverte, et franchit le seuil. Mais à peine avait-il fait quelques pas qu'il se trouva face à face avec le major. Entre ces deux hommes il y eut un moment de surprise et d'embarras. Hermann ne savait comment expliquer sa présence; Ornulff s'efforçait de retenir son sang-froid, sur le point de lui échapper. Après un court silence, ce dernier ouvrit la porte de son cabinet de travail, où il reçut le visiteur inattendu.

— M'apprendrez-vous enfin quel motif vous amène ici? lui demanda-t-il d'un ton glacé. Me direz-vous pourquoi vous pénétrez si familièrement chez moi par le côté du lac?

Hermann comprenait trop bien toute l'irrégularité de son action pour méconnaître le droit du major à l'interroger avec cette insolente froideur. Aussi ne fût-ce pas sans peine qu'il refoula un sentiment de timidité inhérente à son caractère, à son âge, et naturelle dans la situation délicate où il venait de se placer. Déjà même il commençait à balbutier une

excuse, lorsque lui revinrent tout-à-coup à la mémoire les conjectures du monde sur l'exécrable mobile qui déterminait cet homme à épouser sa pupille. L'indignation et le mépris affermirent son courage.

— Soyez satisfait, monsieur, répondit-il avec une assurance hautaine et une pensée de provocation : je sais que Mlle Wilhelmine Aurich est malade; je m'intéresse à elle comme si j'avais le bonheur d'être son frère. Il m'a semblé tout à l'heure recueillir dans l'air comme un gémissement de son âme, et, dévoré d'inquiétude, de tourment, j'ai osé entrer chez vous pour vous supplier de me conduire auprès d'elle. Ai-je trop présumé de votre bonne volonté, monsieur?

Le regard d'Ornulff s'éclaira d'une lueur fauve; ses lèvres blémirent et se pincèrent. Il ne perdit pas néanmoins une ligne de sa roideur habituelle; sa voix conserva la froideur de son timbre métallique.

— Je vous croyais un jeune homme bien élevé, dit-il, et par conséquent incapable d'une inconvenance de conduite ou de parole. Comment se fait-il que vous vous comportiez envers ma pupille, envers moi, avec une si grande irrévérence? Si c'est l'effet d'une aberration momentanée, je consens à ne m'en point formaliser, et j'attends que vous rentriez en

— La résidence de LL. MM. russes à Nice, est la superbe villa Peillon.

— Le baron de Budberg, ambassadeur de Russie à Paris, est arrivé à Nice avec Leurs Majestés impériales. Il demeurera au moins un mois dans cette résidence.

— On nous écrit de Turin que le roi Victor-Emmanuel a l'intention de se rendre dans quelques jours à Nice pour faire une visite à l'impératrice de Russie. Cette démarche toute de courtoisie s'explique par le voisinage entre Nice et la capitale du royaume italien.

Néanmoins, l'*Europe* annonce, dans une de ses correspondances de Paris, qu'il n'est pas certain que le roi Victor-Emmanuel aille lui-même à Nice. D'après ce journal, c'est probablement le prince Humbert qui ira présenter au czar les hommages du roi d'Italie.

— M. le marquis Pepoli, le négociateur pour l'Italie de la convention du 15 septembre 1864, qui était à Paris depuis quelques jours, en est reparti pour rentrer à Turin.

— On lit dans le *Journal de Vitré*, du samedi 15 octobre :

« Il est arrivé hier un accident sur notre chemin de fer, entre Vitré et Saint-Pierre-la-Cour. Le conducteur d'arrière du train de marchandises n° 116, qui était passé à Vitré à midi et demi, en direction de Paris, eut l'imprudence de quitter sa vigie pendant la marche et d'aller trouver, par dessus les wagons, le conducteur intermédiaire, afin de lui demander du pain pour déjeuner. En revenant, ce conducteur, nommé Lemoine, tournait nécessairement le dos à la machine, et fut atteint et renversé sur un wagon par un pont qu'il ne pouvait apercevoir. Un signal d'alarme fut donné, le train s'arrêta, et, après les premiers soins reçus, le malheureux fut déposé à la station de Saint-Pierre. Informés par une dépêche télégraphique, M. le chef de gare et M. le docteur Lalande fils prirent immédiatement un train de ballast et se rendirent sur les lieux avec les boîtes de secours. Mais le docteur n'arriva que pour constater l'imminence de la mort; en effet, vingt minutes après, l'infortuné expirait. »

— M. Paléocopa écrit à la *Stampa* que les travaux de la commission chargée d'étudier le percement des Alpes sont terminés depuis le 27 juillet, et que le ministère a en main le rapport de la commission qui doit permettre de statuer sur la question.

Chronique Locale.

Un incendie assez considérable a éclaté à Bagné pendant la nuit du 19 au 20 de ce mois, vers trois heures, dans la maison de M. Cathelineau, entrepreneur de travaux publics.

Cette maison, dont les greniers sont devenus

vous-même. Si c'est un parti pris de m'offenser, je vous prévins que je ne laisse jamais une injure impunie. Quoi qu'il en soit, j'exige que vous vous retirez, car je ne reçois mes amis ou mes ennemis que quand mes gens me les ont annoncés.

— Ce n'est pas ma faute si vous êtes la première personne qui se soit présentée à moi, répliqua Hermann avec une animation croissante. Souffrez donc que je m'annonce moi-même : je suis le plus nouveau, peut-être, mais à coup sûr le plus fervent ami de Wilhelmine Aurich! Si le sacrifice de ma vie devait sauver la sienne, je m'immolerais à l'instant d'un cœur enthousiaste, et sans hésiter. Je lui voue en ce moment ma pensée comme à la plus belle, à la meilleure, à la moins épargnée, hélas! des créatures de Dieu. J'ai recueilli précieusement au fond de mon cœur comme un parfum du sien, et je l'y conserverai jusqu'à mon dernier jour, dussé-je vivre une éternité! Enfin, quand l'heure fatale aura sonné, et qu'on posera l'ange terrestre en sa dernière demeure, je compte ensevelir à ses côtés la meilleure part de moi-même, la plus embaumée et la plus vivace des fleurs de mon âme immortelle! Voilà, monsieur, voilà qui je suis! Refuserez-vous encore de me conduire à son chevet?

proie des flammes, était attenante aux bâtiments occupés par MM. Tartenson, receveur particulier; Bachelier, avoué; Vrevin, et, par ces bâtiments, ceux de la sous-préfecture coutraient les plus grands dangers.

Toute la population de Baugé a fait admirablement son devoir; elle comprenait qu'elle avait à défendre des intérêts privés et des intérêts publics. Aussi dès le premier cri d'alarme, la foule des travailleurs était-elle à l'œuvre, réalisant partout de zèle et de dévouement.

Administrateurs et administrés, magistrats et ecclésiastiques, gendarmerie, police, corps des sapeurs-pompiers, chacun dans sa sphère combattait le terrible fléau.

Fort heureusement, malgré l'intensité des hommes et le courage des travailleurs, on n'a eu aucun accident à déplorer. La perte approximative s'élève à la somme de 8,000 fr. On ignore encore la cause de ce sinistre.

Nous lisons dans l'*Écho du Loir*, journal de la Flèche :

« La joie fait peur !... Ce titre d'un émouvant chef-d'œuvre dramatique pourrait convenir à la très-courte et très-narrante histoire de la femme C..., de Thorée.

Cette malheureuse mère avait un fils qu'elle adorait; le jeune homme, pris par le service militaire, fit la campagne de Crimée; pendant une de ces nuits de tranchées où se succédaient les surprises et les embuscades, il disparut. La pauvre mère faillit devenir folle de douleur; puis le désespoir devint plus calme. Dernièrement un militaire lui affirma que son fils vivait encore, qu'il l'avait vu depuis la campagne d'Orient, et qu'il reviendrait bientôt. Ce que la douleur n'avait pu faire complètement, la joie subite le produisit: en proie à un égarement, à une frénésie d'espoir, la mère allait chaque jour passer de longues heures sur la route, épiait le retour de son fils bien-aimé. Les jours succédaient aux jours; l'espoir trompé acheva la ruine de la maison, et cette semaine les voisins retiraient d'un puits le corps de cette mère infortunée.

On va prochainement exécuter de grands travaux de dessèchement sur la partie basse et humide de la côte du Poitou comprise entre Niort et La Rochelle, et connue sous le nom de *marais mouillés*. Cette contrée présente le contraste le plus triste avec le fertile bassin de la Sèvre niortaise qui l'avoisine et dont les herbages nourrissent ces grands bœufs dits de Cholet, qui alimentent Paris, et cette belle race de mulets, si recherchée dans le midi de la France et en Espagne.

Les marais mouillés comprennent un espace, de plus de 20,000 hectares, recouvert par la mer dans les hautes marées et inondé par les pluies d'hiver. La seule végétation qui prospère sur cette vaste étendue, tour à tour reprise et

— Plus que jamais! pardieu! répondit le major en dissimulant sous un ricanement sourd l'irritation qui déjà bouillonnait en lui. Il n'appartient qu'à moi de montrer un semblable attachement à ma pupille, car elle est en même temps ma fiancée. Si vous l'ignorez, apprenez-le; et, je vous le répète, retirez-vous, ou je donne l'ordre...

Il portait la main à un cordon de sonnette.

— Monsieur le major Ornulf n'aurait-il d'autre courage que celui d'appeler ses domestiques? dit Hermann avec un suprême dédain; ignore-t-il qu'il est une façon plus vaillante de reconduire les gens? Je vois pourtant toute une panoplie pendue aux murs de ce cabinet, et cela me rappelle que monsieur le major Ornulf a porté l'épée. Aurait-il donc oublié comment on s'en sert, ou ne se sentirait-il plus le poignet assez sûr, le cœur assez ferme pour en menacer la poitrine d'un adversaire? Ce serait vraiment dommage, car la nuit est superbe, le parc vaste et bien sablé, et je ne demande pas mieux que d'être ramené militairement.

Le major était de première force aux armes. Étant au service, il avait eu plusieurs duels dans lesquels son habileté, son sang-froid avaient fait des victimes. Il sourit méchamment à cette provocation, dérocha

délaisée par les eaux, est celle du roseau à balais; la seule industrie des habitants est la pêche et la chasse des oiseaux aquatiques.

Cependant le sol de ces marécages, composé des mêmes éléments que celui de la Sèvre niortaise, pourrait lutter avec lui de fécondité. C'est en vue de ce grand résultat que les travaux de dessèchement vont être entrepris. Ils consisteront dans l'établissement de digues pour empêcher l'invasion des eaux de la mer, de canaux pour réunir les eaux pluviales et activer leur écoulement, et enfin de barrages pour faciliter le dépôt des limons charriés par les cours d'eau, et exhausser, au moyen de colmatage, le niveau trop bas du sol.

OBSERVATOIRE IMPÉRIAL DE PARIS.

Lundi 24 octobre 1864.

Une troisième tempête sévissait à Lisbonne dans la nuit du 23 et 24.

Ce matin, le vent s'est calmé sur les côtes de la Manche et de la Bretagne; mais il était déjà très-fort de sud-ouest à Rochefort, et les nuages marchaient du sud avec un assez grande vitesse à Paris.

La Méditerranée est un peu moins agitée que dans la journée d'hier. La situation y est néanmoins mal assurée; la baisse du baromètre y est continuée, et le ciel généralement couvert ou très-nuageux.

Pour chronique locale et nouvelles diverses: P. GODET.

Dernières Nouvelles.

On annonce que l'Empereur partira de Paris demain mercredi par le chemin de fer de Lyon.

On assure, dit la *Nouvelle Presse libre* de Vienne, que le comte de Rechberg a offert sa démission, et que son successeur éventuel est le comte de Mensdorf-Pouilly.

Berlin, 24 octobre. — Le prince Gortschakoff est attendu ici le 27. Il attendra à Berlin le retour de l'empereur Alexandre de Nice et la rentrée de M. de Bismark.

Pour les dernières nouvelles: P. GODET.

Variétés.

CONVERSION DES SAVANTS A LA PRESCIENCE DU TEMPS.

Nous lisons dans l'*Annuaire Mathieu* (de la Drôme), pour 1865 :

La *prédiction du temps* est décidément à l'ordre du jour. Depuis quelques mois elle a marché vite, plus vite que je n'aurais osé l'espérer. Ceux qui me jetaient l'anathème, il y a un an à peine, se lancent dans les voies que j'ai ouvertes à leurs investigations; astronomes, physiciens, météorologistes luttent d'ardeur. Tout le monde croit désormais à la possibilité de prédire le temps. Bientôt on prétendra y avoir toujours cru.

deux épées, et en tendit une à Hermann.

— Soit, dit-il, vous allez être reconduit comme il vous convient et comme vous le méritez. Je vous réponds que vous ne serez plus ensuite tenté de recommencer votre escapade. Et j'en suis pardieu bien fâché! reprit-il avec une grimace de commisération, j'eusse mieux aimé vous voir mourir de votre mort naturelle. Qui sait? peut-être ne vous restait-il pas longtemps à attendre.

Hermann remarqua cette singulière réflexion, ainsi que le ton bizarre qui l'accompagnait. Mais il n'y comprit rien et ne s'y arrêta pas.

— Nous n'avons pas de témoins, observa le major d'un air contrarié.

— En avons-nous besoin? Nous nous battons sous l'œil de Dieu.

— Dieu ne témoigne pas en justice, répliqua Ornulf.

— Alors faites venir vos gens; à défaut de témoins, nous aurons des spectateurs.

— Pensez-vous que cela suffise?

— Parfaitement, répondit l'impétueux jeune homme. Battons-nous; je pourrais croire que vous hésitez.

(La suite au prochain numéro.)

Dès 1857 je traitais la question de la prescience dans la *Gazette de Savoie*. On me lut et on rit.

Dans mes lettres à l'Académie j'avais annoncé plusieurs mois à l'avance les inondations qui devaient, au commencement de novembre 1862, ravager l'Europe méridionale: je m'étais figuré que la réalisation, à jour fixe, d'une semblable prédiction, frapperait les plus obstinés. Il n'en fut rien.

Le 23 janvier 1863 je revins à la charge, en adressant aux journaux de nouvelles prédictions, précédées d'une note dans laquelle je disais: « J'ai proposé de soumettre à un examen comparatif les registres météorologiques » tenus par les divers observatoires d'Europe, » par diverses sociétés savantes et par un certain nombre de météorologistes isolés, qui » s'empresseront de communiquer leurs journaux d'observations à la première demande » qui leur en sera faite. Le rapprochement de » ces registres fera voir la marche des pluies, » des orages, des tempêtes; il révélera le » point de départ, le point d'arrivée et le trajet intermédiaire de chaque ordre de phénomènes. Ce rapprochement permettra de » dresser des *cartes atmosphériques* aussi » exactes que les cartes géographiques. Alors » la prévision du temps sera une science » d'une précision géométrique. »

Ce que j'avais depuis longtemps proposé, ce que je rappelais le 23 janvier 1863, ce que personne ne voulait admettre à cette époque, à l'exception de quelques rares adeptes, les oracles de l'Institut de l'Observatoire le redisent aujourd'hui, adoptant mes idées et jusqu'à mes expressions, comme on le verra bientôt. J'ai l'honneur de voir les plus hautes illustrations de la physique et de l'astronomie rééditer, en leur nom propre, comme chose leur appartenant, les projets que je formulais dès 1857 dans la *Gazette de Savoie*.

Mais procédons méthodiquement, suivons pas à pas cette singulière évolution de la science officielle vers la prédiction du temps. Il y a là une page d'histoire que nos neveux ne liront pas sans intérêt.

En novembre 1863, M. le Verrier, après une longue absence, faisait sa rentrée à l'Académie, en s'excusant auprès d'elle d'avoir, depuis plusieurs mois, déserté ses séances. « Je n'ai pas perdu mon temps, » s'écriait-il. En effet, il venait annoncer à l'Académie cette grande nouvelle qu'un service météorologique était désormais établi à l'Observatoire de Paris, à l'instar de celui institué en Angleterre par l'amiral Fitz-Roy; que l'Observatoire de Paris se trouvait en mesure de signaler aux divers ports de l'Europe occidentale l'approche des tempêtes; que dans un grand nombre de cas, l'avertissement précéderait le gros temps de vingt-quatre heures. Là ne se borna pas la communication de M. le Verrier; il finit en exprimant l'espoir d'arriver à prédire le gros temps QUARANTE-HUIT HEURES à l'avance. Cette quasi-promesse porta à son comble l'enthousiasme de l'Académie. Prédire les tempêtes QUARANTE-HUIT HEURES à l'avance! Quel prodige! quelle conquête! Se serait-on jamais douté que le génie de l'homme pût aller jusque-là? Évidemment, après la solution du grand problème des prédictions à QUARANTE-HUIT HEURES d'échéance, il faudra tirer l'échelle. Tel fut le sentiment unanime de l'Institut.

Or, en janvier dernier, M. Marié-Davy, savant physicien, chargé du service météorologique à l'Observatoire de Paris, adressait à l'Académie un mémoire dont je regrette de n'avoir pas le texte sous les yeux, mais dont je me rappelle exactement le sens et même quelques expressions. L'éminent collaborateur de M. le Verrier parlait de la nécessité de dresser des *Cartes atmosphériques*, dût chaque carte exiger une année de travail. Des *Cartes atmosphériques!* c'est-à-dire ce que je demande depuis sept ans et ce qui m'a valu tant de railleries. M. Marié-Davy n'hésite pas à rattacher les grands troubles atmosphériques à des lois supérieures, qu'une étude approfondie

des phénomènes antérieurs peut aider à découvrir. L'adhésion de M. Marié-Davy à mon opinion ne saurait être plus explicite. Les fluctuations de la masse d'air dans laquelle nous vivons n'ont rien d'accidentel. Il n'y a pas de hasard dans la nature, car il n'y a pas d'effet sans cause. Ces fluctuations tiennent à des lois supérieures, c'est-à-dire à des causes fixes, invariables, accessibles aux investigations de l'homme. C'est ce que j'ai toujours dit, et ce que M. Marié-Davy confesse aujourd'hui.

Enfin, répétons-le, redisons-le bien haut, enfin M. le Verrier croit à des « lois des tempêtes, » et à la possibilité de les trouver, « à la condition de rassembler un nombre immense de documents de tous les points du globe et de les soumettre à une étude approfondie. » Ce que je demandais d'abord pour l'Europe, et ce qui provoquait le ricane des savants, M. le Verrier veut qu'on le fasse immédiatement pour le globe entier. On reconnaît là le zèle d'un néophyte.

Que doivent penser les rieurs, les railleurs, les bons et les mauvais plaisants, les fortes têtes de toute condition, les savants de tous pays qui m'ont si longtemps poursuivi de leurs sarcasmes, qui m'ont appelé Nostradamus et Mathieu Laensberg, qui m'ont traité de fou ou de fourbe? Ces épithètes, il faut qu'on le sache bien, m'ont été prodiguées par des feuilles prétendues scientifiques, habituées à jeter l'outrage à quiconque refuse d'acheter leur louange. Leur science, c'est le *chantage*; elles n'en ont pas d'autre. Heureusement elles ne forment dans la presse dite *scientifique* qu'une honteuse exception.

Que doit penser M. Duhamel, ex-président de l'Académie des sciences, qui qualifiait d'*immorale* la prétention de prédire le temps?

Que doit penser M. Dumas, qui m'accablait à un visionnaire?

Que doit penser M. le Verrier lui-même de l'espérance qu'il donnait en novembre à l'Académie ébahie, transportée, électrisée, d'arriver un jour à signaler les tempêtes QUARANTE-HUIT HEURES à l'avance? Combien nous sommes loin de là!

Quelle conversion! Je l'attendais, cette conversion, mais je dois avouer que je ne l'attendais pas si tôt.

Il reste à M. le Verrier un dernier pas à faire, le plus difficile, mais aussi le plus honorable. Il lui reste à reconnaître qu'il a mal apprécié ma théorie dans son rapport à M. le ministre d'État, inséré au *Moniteur universel* du 8 avril. Il lui reste à reconnaître que le grand problème dont il provoque la solution est résolu.

Ce dernier pas, M. le Verrier aura le courage et la gloire de le faire.

Alors mes yeux pourront se fermer tout à fait à la lumière. Quand la science que j'ai fondée ne sera plus contestée, ma tâche sera finie; j'attendrai avec résignation les décrets de la Providence.

MATHIEU (de la Drôme).

Sommaire de l'ILLUSTRATION du 22 octobre.

Revue politique de la semaine. — Correspondance d'Algérie. — Courrier de Voyage. — Le chemin de fer dans les Pyrénées. — Causerie dramatique. — Le combat. — Tableaux du Morvan: A propos de la pipée (fin). — Jacques Jasmin. — Appareil d'éclairage sous-marin de M. Bazin. — Revue littéraire. — L'estomac, paroles et musique de M. Gustave Nadaud. — Bibliothèque: *Progrès du système métrique à l'étranger*.

Gravures: Insurrection d'Algérie: prisonniers arabes internés dans la casemate de la porte du Sersou, à Tiaret. — Chemin de fer de Bayonne à Madrid (10 gravures). — Le combat. — Le poète Jacques Jasmin. — Appareil d'éclairage sous-marin de M. Bazin (2 gravures). — L'estomac, paroles et musique de M. Gustave Nadaud. — Fac-similé de dessins et croquis d'Eugène Delacroix. — Echecs. — Rébus.

P. GODET, propriétaire-gérant.

ANNONCES LEGALES.

La publication légale des actes de société est obligatoire pour l'année 1865, savoir :
Pour l'arrondissement de Saumur, dans l'*Echo Saumurois* ou le *Courrier de Saumur*.

Etude de M^e LAUMONIER, notaire à Saumur.

A VENDRE

Une MAISON, située à Villebernier, avec cour et jardin, occupée par les époux Jacques Poirier.
S'adresser à M. POIRIER, ou M^e LAUMONIER, notaire à Saumur.

Etude de M^e LE BLAYE, notaire à Saumur.

A VENDRE

Quarante-deux ares de vigne, au Clos-Poinson.
Quinze ares de vigne, aux Galmoises.
S'adresser audit notaire. (426)

Etude de M^e HENRI PLÉ, commissaire-priseur à Saumur.

VENTE AUX ENCHÈRES.

Le mercredi 26 octobre 1864, à midi, il sera procédé, par le ministère de M^e Henri Plé, commissaire-priseur, aux écuries du manège de l'École impériale, à la vente de SIX beaux chevaux, de race normande, âgés de 8 à 9 ans, appartenant à MM. les officiers de la commission espagnole.
On paiera comptant, plus 5 p. %.

A VENDRE

A L'AMIABLE,

LA JOLIE PROPRIÉTÉ DES PINIÈRES,

Située dans la commune de Moulherne,

Composée d'un pied à terre et de quatre corps de ferme, d'une contenance totale de 95 hectares.

Belle chasse. — Pays giboyeux.
S'adresser à M^e VERNEAU, notaire à Vernueil, ou à M^e GUÉRIN, notaire à Saint-Philbert, par Longué (Maine-et-Loire). (471)

A CÉDER

De suite,

UN FONDS DE COMMERCE DE MERCERIE ET DE ROUENNERIE avec le matériel nécessaire pour les voyages : deux voitures et deux chevaux. — Liquidation. — Occasion très-avantageuse.

S'adresser à M^e ALBERT, notaire à Parthenay (Deux-Sèvres). (474)

A LOUER

PRÉSENTMENT,

BOUTIQUE et portion de MAISON, rue Royale.

S'adresser à M^{me} RAGUIDEAU.

A LOUER

Pour entrer en jouissance immédiate-

ment,

Ou pour la St-Jean 1865,

Une MAISON, sise à Saumur, rue Saint-Jean, 26, anciennement occupée par M. Gustave Veron.

S'adresser à M. PLÉ, commissaire-priseur, ou à M. ROSSIGNOL, propriétaire à Pocé, près Saumur. (372)

ONDEMANDE UN JEUNE HOMME actif, ouvrier chaudronnier-plombier ou ferblantier, pour aider à poser et réparer des appareils à gaz.

S'adresser à l'usine à gaz de Saumur. (477)

AU GAGNE-PETIT.

A LA PETITE MARIE-LOUISE

DE SAUMUR,

Rue Saint-Nicolas, n° 6.

M. GABRIEL GILLET, premier ouvrier horloger de Napoléon-Saint-Leu III, ancien ouvrier de M^{re} Mathieu DILGER, LANGE, et plusieurs autres horlogers de Saumur,

A l'honneur de prévenir le public qu'il travaille pour son compte à des prix très-modérés,

SAVOIR :

Rabillage ou nettoyage des montres cylindre, or et argent, à 2 fr. 50 et 2 fr.

Montres ordinaires, à . . . 1 50

Grands ressorts 2 »

Repassage des montres cylindre. 5 »

Et pendules de cheminées. 3 »

Le tout avec garantie de deux ans.

Mlle CAMILLE LEPINE,

Rue du Petit-Maure, n° 3,

Ancienne ouvrière de M^{re} MATHIEU,

A l'honneur de prévenir les Dames qu'elle se charge de la confection des Crinolines et Jupons, en tous genres, à des prix très-modérés.

LE ROMAN

UN AN : **JOURNAL LITTÉRAIRE** UN AN :
Paris, 3 fr. ILLUSTRE DE BELLES GRAVURES SUR BOIS Départ. 4 fr.
Un numéro tous les mercredis. — 8 pages grand in-4°.

Ce recueil est arrivé à la cinquième année de sa publication ; il compte plus de dix mille abonnés. Ses collaborateurs actuels sont : MM. Gustave Aimard, Elie Berthet, Eugène Berthoud, Louis Desnoyers, Paul Féval, Emmanuel Gonzales, Léon Gozlan, Louis Ulbach, de La Landelle, Louis Lurine, Michel Masson, Adrien Paul, Ponson du Terrail, Charles Vincent, Pierre Zaccane, etc., etc. ; et cette liste, déjà si riche, s'augmente tous les jours de quelques nouveaux noms.

Les principaux ouvrages déjà publiés sont : les *Mémoires d'un Ange* et les *Proscrits de Sicile*, par Gonzales ; *Ne touchez pas à la Reine*, par Michel Masson ; les *Orphelins de la Saint-Barthélemy*, par Ponson du Terrail ; un *Baiser mortel*, par Eugène Berthoud ; la *Ferme de l'Oseraie* et les *Oiseaux Sacrés*, par Elie Berthet ; l'*Homme aux cinq Louis d'or*, par Louis Ulbach ; le *Vicomte de Béziers* et le *Comte de Toulouse*, par Frédéric Soulié ; le *Mendiant noir*, par Paul Féval ; les *Nuits du Père-Lachaise*, par Léon Gozlan ; *Esclave et bon Seigneur*, par Adrien Paul ; l'*Assassinat de la rue Mauvoisin*, par Pierre Zaccane, etc., etc.

Quatre volumes sont en vente. — Prix de chaque volume : 3 fr. — Par la poste : 4 fr.

Bureaux : à Paris, 5, rue du Pont-de-Lodi.

Envoyer un mandat sur la poste à l'ordre du directeur du ROMAN.

DEUX JOURNAUX ILLUSTRÉS POUR SIX FR. PAR AN.

LE MONITEUR DE LA JEUNESSE

JOURNAL DE LA FAMILLE

ILLUSTRÉ DE TRÈS-BELLES GRAVURES. — PARAÎSSANT LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS EN LIVRAISON DE 32 PAGES, GRAND IN-8° JÉSUS.

Ce Recueil est sans contredit le journal d'instruction le plus utile et le plus intéressant pour la *Jeunesse des deux sexes*.

La 1^{re} PARTIE renferme des *nouvelles*, des *voyages*, des *récits de chasse* et de *pêche*, des *pièces de comédie*, des *poésies*, des *anecdotes* ; le tout d'une haute moralité.

La 2^e PARTIE contient : des *articles d'histoire*, de *géographie*, d'*histoire naturelle*, de *botanique*, de *physique* et d'*astronomie*, et des *tableaux synchroniques* mentionnant, dans des colonnes séparées, les *faits historiques* des principaux Etats de l'Europe, les *noms des souverains* et des *personnages illustres* de ces Etats, les *découvertes*, les *inventions* et les *fondations utiles*.

Le *Moniteur de la Jeunesse*, qui est un *Recueil* toujours utile à consulter et à conserver, publie en outre, sous le titre de *Souvenirs historiques*, un travail des plus intéressants sur les diverses provinces de la France.

Mais le *MONITEUR DE LA JEUNESSE* n'étant qu'un journal littéraire et d'instruction, M. BERTAL a pensé que pour que l'éducation d'une jeune fille fût complète, il était essentiel de mettre entre ses mains un *Recueil de travaux d'aiguilles* qui fût l'auxiliaire naturel du *MONITEUR DE LA JEUNESSE*, lequel a conservé non-seulement son format primitif et donne autant de matière, si ce n'est plus, qu'apparavant, mais qui encore a diminué son prix, qui était de 8 fr. par an et qui n'est plus que de 6 fr. avec le *Recueil de travaux d'aiguilles*. — **Ce Recueil est :**

LA BOITE A OUVRAGE

Paraissant également le 1^{er} de chaque mois, et contenant dans chaque numéro dix *DESSINS* de travaux de tapisseries, de crochets, etc.

Ce journal, en moins d'un an, compte *QUINZE MILLE ABONNÉS* ; c'est un succès sans précédent.

Pour recevoir les *DEUX JOURNAUX*, il suffit d'adresser à M. JOSEPH BERTAL, rédacteur en chef du *Moniteur de la Jeunesse*, rue DAUPHINE, 39 (passage Dauphine), à PARIS, une somme de 6 fr. en un mandat-poste, et de 6 fr. 30 c. en timbres-poste.

NOTA. — On ne peut recevoir le *MONITEUR DE LA JEUNESSE* sans la *BOITE A OUVRAGE*, mais on peut, en adressant 2 fr. en un mandat-poste, ou 2 fr. 20 c. en timbres-poste, à M. CHARLES VINCENT, rue Rambuteau, 84, à Paris, recevoir séparément la *BOITE A OUVRAGE*, dont les abonnements partent du 1^{er} janvier ou du 1^{er} juillet de chaque année.

NOUVELLE SOUSCRIPTION

Chez PAUL GODET, imprimeur-libraire à Saumur.

DICTIONNAIRE

DE LA

CONVERSATION

ET DE LA LECTURE

INVENTAIRE RAISONNÉ DES NOTIONS GÉNÉRALES LES PLUS INDISPENSABLES A TOUS, PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANTS ET DE GENS DE LETTRES, Sous la direction de M. W. DUCKETT.

SECONDE ÉDITION

Seize volumes, grand in-8°, format dit *Panthéon littéraire*, de 800 pages chacun, à deux colonnes,

Renfermant les 68 volumes de la première édition, refondus, corrigés et augmentés de plus de 15,000 articles nouveaux et tout d'actualité.

L'Ouvrage complet : 200 francs au lieu de 400 francs, prix de la 1^{re} édition.

PRIME D'ENCOURAGEMENT.

Tout souscripteur au *Dictionnaire de la Conversation*, avant le 31 décembre 1864, recevra **GRATIS** le *Dictionnaire de l'Académie*, 2 vol. grand in-4°, dont le prix est de 36 francs.

EN VENTE :

FIDES

OU

CHRISTIANISME ET PROGRÈS

Par J.-B. COULON,

Membre de la Société impériale d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers

SUIVI DU

CHATEAU D'ANGERS

Poème couronné par la Société impériale d'Agriculture d'Angers,

ET DE PLUSIEURS AUTRES POÉSIES INÉDITES,

Du même auteur,

Un volume in-8°, sur beau papier vélin,

A SAUMUR, au Bureau du Journal et chez tous les Libraires.

BOURSE DE PARIS.

RENTES ET ACTIONS au comptant.	BOURSE DU 22 OCTOBRE.			BOURSE DU 24 OCTOBRE.		
	Dernier cours.	Hausse.	Baisse.	Dernier cours.	Hausse.	Baisse.
3 pour cent 1862.	65 10	» 20	» »	64 75	» »	» 35
4 1/2 pour cent 1852.	91 85	» »	» »	91 50	» »	» 35
Obligations du Trésor.	433 75	» »	» »	433 75	» »	» »
Banque de France.	3380	» »	» »	3380	» »	» »
Crédit Foncier (estamp.).	1150	» »	15 »	1155	» 5	» »
Crédit Foncier colonial.	» »	» »	» »	580	» »	» »
Crédit Agricole.	700	» 5	» »	700	» »	» »
Crédit industriel.	725	» »	» »	730	» 5	» »
Crédit Mobilier.	903 75	6 25	» »	883 75	» »	20 »
Comptoir d'esc. de Paris.	917 50	» »	2 50	910	» »	7 50
Orléans (estampillé).	825	» 5	» »	825	» »	» »
Orléans, nouveau.	760	» »	» »	760	» »	» »
Nord (actions anciennes).	977 50	» »	» »	970	» »	7 50
Est.	497 50	2 50	» »	492 50	» »	5 »
Paris-Lyon-Méditerranée.	895	» 5	» »	887 50	» »	7 50
Lyon nouveau.	» »	» »	» »	» »	» »	» »
Midi.	600	» 5	» »	587 50	» »	12 50
Ouest.	497 50	2 50	» »	495	» »	2 50
C ^e Parisienne du Gaz.	1597 50	7 50	» »	1595	» »	2 50
Canal de Suez.	452 50	5 »	» »	448 75	» »	3 75
Transatlantiques.	517 50	» »	2 50	525	» 7 50	» »
Emprunt italien 5 0/0.	65 70	» 70	» »	65 25	» »	45 »
Autrichiens.	435	» 2 50	» »	435	» »	» »
Sud-Autrich.-Lombards.	515	» »	5 »	513 75	» »	1 25
Victor-Emmanuel.	335	» »	» »	335	» »	» »
Russes.	» »	» »	» »	» »	» »	» »
Romains.	302 50	2 50	» »	300	» »	2 50
Crédit Mobilier Espagnol.	572 50	5 »	» »	567 50	» »	5 »
Saragosse.	472 50	2 50	» »	471 25	» »	1 25
Séville-Xérès-Séville.	295	» »	» »	292 50	» »	2 50
Portugais.	287 50	2 50	» »	280	» »	7 50

OBLIGATIONS 3 p. 0/0, garanties par l'État, remboursables à 500 fr.

Nord.	303 75	» »	» »	303 75	» »	» »
Orléans.	291 25	» »	» »	292 50	» »	» »
Paris-Lyon-Méditerranée.	295	» »	» »	291 25	» »	» »
Ouest.	286 25	» »	» »	286 25	» »	» »
Midi.	286 25	» »	» »	286 25	» »	» »
Est.	290	» »	» »	290	» »	» »

Saumur, P. GODET, imprimeur.